

Quel foin ne provoque-t-elle pas, cette grippe A! On a le pays sur le pied de guerre. On en vient à songer que les terroristes se frappent bien, se donnent bien du mal. Peut-être que sur cette France trouillarde un lâcher de souris suffirait?

\*

Ai reçu, de Gaultier, fin octobre, l'acceptation de mes nouveaux *Carnets*. Voilà une affaire menée plus vite que je n'avais prévu. Comme je lui écrivais un mot, en septembre, selon ma coutume, afin de lui donner mes réactions sur l'accueil critique du livre paru, ici *Pèlerinages*, dont je fus content comme qui a son comptant, et comme je lui précisais que la prochaine fois ce serait retour à du classique, les *Carnets*, ceux de 2006-2008 dont j'avais le manuscrit prêt, il manifesta l'envie de lire cela dès maintenant. Moi, je pensais le lui envoyer l'an prochain. Quand voudrais-je que le Dilettante publie cela? On marche pour 2010? Holà! Rien ne presse. Je ne veux pas exagérer, j'ai publié cette année, au printemps, je ne vais pas me

mettre à rivaliser avec les affolés de la plume, du clavier plutôt, qui tous les ans en veulent, et d'abord à notre aptitude à les oublier. Nous avons programmé cela pour 2011, où m'attendent, le 2 février, mes soixante ans, encore que ce soit ici que le spleen freine et parlerait au conditionnel, lui qui dissuade que nous nous projetions. Entre le temps et le spleen, c'est tous les jours grabuge.

\*

On a le choix devant ce désormais m'as-tu-vu de slogan : « Travailler plus pour gagner plus. » Ou bien en être abasourdi : vous parlez d'une noble ambition à proposer au peuple ! Ou bien être saisi d'un doute : serait-ce là avoir visé dans le mille, serait-ce là, schématisé, ce qui seul peut aguicher le peuple, le remuer ?

C'est un coup à ce que, songeant au paradis à gagner, vous auréoliez a posteriori le caté.

En plus d'une place au soleil, tout élu en voudrait une dans notre cœur, lequel, sollicité de partout, menace de tourner en fosse commune, où s'entasse ce que même la pitié ne réclame pas.

C'est donc dans les urnes, à défaut que ce soit dans la rue, qu'un pays comme le nôtre cherche son avenir. Combien de temps privilégiera-t-il cette voie-là? Fut un temps, pas si lointain, où cette question ne nous serait pas venue à l'esprit. La démocratie façon grand-papa commencerait à nous fatiguer. C'est sans doute qu'elle lasse les attentes, donc qu'elle profite toujours aux mêmes.

Voter va redevenir ce que c'était jadis : le geste antirévolutionnaire par excellence.

\*

Kierkegaard dit de l'angoisse qu'elle ressemble « au vertige qui précède le péché ». C'est beau, mais. Si le mot « vertige » est parfait, en revanche « péché », ça ne parle pas à la plupart des angoissés, pour qui c'est de

l'hébreu, et de l'abstraction. Ils le remplaceraient d'office par ce qui, tout en n'écartant pas la connotation mystique de la chute, en ménage avant tout le sens profane, et ce sont des mots autrement démolisseurs que « péché » : panique, épouvante, détraquement, effondrement.

\*

Un SDF, si nous ne savons pas d'où il vient, où il va, lui-même ne le sait pas, et ne veut pas le savoir.

Hasardons, à sa place, ce qui lui tient lieu de *modus vivendi*. Comme le voilà parvenu à cet endroit de la ville qui semble lui aller parce que la monnaie des passants peut tomber sans que sa présence ne les dérange, il s'y tient; et comme il y a belle lurette que l'a déserté tout élan de protestation, être assis à même le trottoir sera son abnégation. Désormais hors circuit, il dérive entre *attendre Godot* et une *fin de partie*. Quand la vie vous retire de la circulation et que vous pouvez voir, sentir, gober combien le monde se passe

très bien de vous, n'est-ce pas déjà, du gisant, être la réplique?

\*

Ce n'est pas, fichtre non, parce que je n'ai pas tenu ces *Carnets* durant les premiers mois de l'année que nombre de livres ne me sont pas passés entre les mains durant ce temps-là. *Nous l'allons montrer...* un de ces quatre.

\*

Les rêves dont je me souviens ont ceci de commode : pour les interpréter, c'est inutile de déranger Freud. Cela va du nouveau – je rêve que je fume comme avant, à m'en péter les poumons, et c'est extra –, à du par cœur depuis que ça revient : je rêve que je dois repasser le bac, et me voici en terminale, n'en menant pas large d'autant, pour corser l'affaire, que c'est à Saint-Jean; je rêve que je dois refaire mon service militaire, et me voici, queue basse, à me diriger vers la première station réservée à la bleusaille : le coiffeur pour

la boule à z. Rien de tel que ces embardées-là pour que je me déjuge : ravi d'émerger.

\*

*Où je dépèle.*

*Fleurs et couronnes* d'Ariane Chemin. Les détracteurs du livre diront sans doute qu'elle fait les enterrements comme ses courses. Ramène-t-elle du bon marché? Dans l'ensemble, pas trop. Il y a au fil des pages toute une gerbe de sentiments plutôt prenants, fût-ce même en l'absence de cérémonie : ainsi de ce clochard mort place de la Concorde à quelques jours de Noël, qui reste des semaines en transit à la morgue avant d'être identifié et réexpédié en Pologne. Quand il y a cérémonie, elle peut n'être que civile et valoir chant du cygne ; ainsi des obsèques de Marchais, sur la grande place de Champigny : le rideau qui tombe sur lui tombe aussi sur tout ce décorum coco de sortie lorsque meurt un dirigeant, on ne reverra plus jamais ça ; et le PC lui-même, de moins en moins, sinon avec une loupe lors des résultats électoraux.

Sortons du lot une autre cérémonie, où il y a les affligés, plus un côté affligeant; voici Maurice Kriegel-Valrimont ayant droit comme de juste à la Cour d'honneur des Invalides en tant que dirigeant d'un réseau de Résistance et alter ego de Rol-Tanguy lors de la reddition de Von Choltitz; or, ce 9 août 2006, il n'y eut, pour représenter l'État, que le secrétaire général adjoint de l'Élysée; ni Premier ministre, ni ministre de la Défense, ni ministre des Anciens combattants. Ah! ces sacrées vacances! ou plutôt ces vacances sacrées. Resservons à tous ces messieurs ce que j'avais dit de leurs collègues eux aussi absents au moment de la canicule : le *Requiescat in pace*, ce fut pour eux.

*La Leçon d'allemand* de Siegfried Lenz. C'est un livre qui en impose, on salue. Reste qu'on peut chicaner : il n'y a pas à dire, c'est bien allemand, de par le sujet, cette interdiction de peindre décrétée par les nazis contre un artiste juif, mais surtout par une certaine lourdeur et lenteur de la narration dues aux multiples descriptions donc aux multiples arrêts – sur image. Voilà qui n'est pas sans nous amener de temps en temps à songer au Nouveau roman,

sauf qu'ici il serait déclassé. Ne s'ensuit donc pas le coma du lecteur.

*Pierres d'attente* de Daniel Renaud. Là, je n'ai pas eu la pioche heureuse avec cet auteur suisse trouvé à la brocante et que j'ai pris parce que ça se présente sous forme de notes. Toutefois, c'est intéressant à observer. Est-il possible d'écrire de façon si peu naturelle, et si biscornue, surtout quand on publie cela à soixante-trois ans! Et avec ça, mais forme et fond c'est tout un, il y a là un intellectualisme mal digéré, où maniérisme et préciosité ne donnent que du mort-né. C'est une écriture qui cuve son Mallarmé. Et que dire de ce truc ultrapédant à propos de la forme négative, et il y en a une par phrase : on connaît l'usage actuel de ne plus mettre le « ne »; lui le met, mais jamais le « pas ». Cela singe le petit doigt en l'air. Qué misère! Une dernière? C'est à propos de Céline : médecin des pauvres et, ajoute l'auteur, « écrivain des pauvres, des pauvres d'esprit veux-je dire ». Au prétexte d'un bon mot, hisser de l'affligeant, c'est complet.